

XL

Zacatecas, le 9 février 1864.

La mauvaise nouvelle que vous m'annoncez ne m'a guère ému, car je m'y attendais. Je connais assez tous ces grands personnages, et le courant de l'époque actuelle, pour savoir que les services et le dévouement ne sont rien en comparaison des recommandations. Je prévoyais à l'avance que le crédit des personnes qui veulent bien s'intéresser à moi n'était pas suffisant pour lutter avec avantage contre les grandes influences que peuvent mettre en jeu ceux qui sont à Paris, et qui font campagne dans les salons.

Ne vous laissez donc plus aller à de nouvelles illusions, malgré tout ce qu'on peut vous dire. Je ne suis pas porté au tableau d'avancement, on ne peut donc me nommer en France, et je ne passerai pas cette année au Mexique. Il faut en prendre votre parti, et renoncer à me voir faire une belle carrière.

Du reste on dirait qu'on s'est donné le mot en France pour mettre de côté tous ceux qui font partie de l'armée du Mexique : dans l'artillerie pas un des officiers du corps expéditionnaire n'a été maintenu au tableau. De plus, un capitaine qui avait été ajouté au tableau de l'année dernière pour sa belle conduite

au siège de Puebla a été rayé cette année. Vous voyez que c'est encore bien plus fort que ce qui m'arrive.

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais notre départ de Lagos pour Teocaltiche et Nochistlan.

Après avoir marché toute la journée du 28, nous arrivons à une petite ville nommée Encarnacion, située à douze lieues de Lagos. Nous y campons, en faisant courir le bruit que nous allons à Aguas Calientes, comme les autres colonnes qui déjà nous avaient précédés.

Avant le jour nous levons le camp sans tambour ni trompette, et nous nous mettons en marche pour Teocaltiche.

Sur cette route qui traverse un pays aride, ne produisant absolument rien, nous n'avons rencontré que quelques *ranchos* dont les habitants étaient très surpris de nous voir.

A deux lieues de Teocaltiche, nous apprenons par des Indiens que les cinq cents hommes qui tenaient garnison dans cette ville ne se doutaient nullement de notre approche. Nous continuons à marcher, et à trois heures, après avoir fait douze lieues, nous arrivons sur une hauteur d'où nous apercevons la ville. Aussitôt le général Douay envoie la cavalerie au galop pour investir Teocaltiche.

Je pars avec elle pour reconnaître les chemins, voir les dispositions de l'ennemi, et venir rendre compte. Nous descendons et nous grimpons des ravins d'une difficulté incroyable, et nous arrivons aux abords de la ville où nous sommes reçus à coups de fusil. Heureusement ce tir qui pouvait nous

faire beaucoup de mal n'était pas bien dirigé et nous en avons été quittes pour un cheval tué.

Nous continuons notre mouvement d'investissement qui s'est fait avec une telle rapidité que personne n'a eu le temps de s'échapper de la place. Toutes les issues étant gardées, je reviens, après avoir fait tout le tour de la ville, à la rencontre du général qui avait continué sa route avec le seul petit bataillon d'infanterie que nous ayons.

Je lui rends compte de la situation : alors il divise son bataillon en trois colonnes qu'il lance simultanément.

L'attaque a été vive et prompte, et au bout d'une demi-heure, nous étions maîtres de Teocaltiche.

Les ennemis ont disparu comme par enchantement, se cachant dans les maisons où nous avons été obligés de les chercher. Nous avons réuni ainsi une centaine de prisonniers, et pris deux cent dix chevaux, avec beaucoup d'armes et de munitions.

L'ennemi a eu dix tués, et nous deux ; nous avons eu en outre six blessés, dont un officier qui arrivait de France ; il a eu le bras cassé près de l'épaule. Il a été porté à bras d'Indiens depuis Teocaltiche jusqu'à Aguas Calientes, c'est-à-dire pendant deux longues journées de marche ; il en a ressenti une grande fatigue, et au moment de notre départ d'Aguas il n'allait pas bien.

Parmi nos prisonniers, il y avait beaucoup de gredins et de voleurs de grands chemins. Nous avons fusillé les trois plus coupables, le dimanche matin, sur la place, en présence de la population, et nous les avons laissés là jusqu'à notre départ.

Cette exécution a produit beaucoup d'effet sur la population, plus peut-être que sur les victimes elles-mêmes, car il faut bien reconnaître que ces gens-là meurent bien, lorsqu'ils voient qu'il leur est impossible d'échapper à leur sort.

L'affaire de Teocaltiche m'a rapporté six piastres pour ma part de prise, et un nouveau mémoire de proposition pour le grade de chef d'escadrons. Mais je commence par vous dire que je crois qu'il en sera de celui-là comme des autres.

Nous n'avons fait que séjourner à Aguas Calientes ; nous y avons eu tellement à faire pour l'organisation de notre colonne et de nos convois que nous n'avons pas eu le temps d'aller voir les sources d'eau chaude qui, dit-on, sont très curieuses. Ce sera pour notre retour.

Nous nous sommes mis en route pour Zacatecas, où, disait-on, Ortega voulait nous attendre. Nous sommes arrivés dans cette ville à notre cinquième jour de marche ; Ortega était parti la veille. Nous avons fait notre entrée sans coup férir, par une pluie battante qui dure encore.

Nous ne savons où nous fourrer, ni que faire pour combattre le froid, car ici il n'y a pas non plus de cheminées, et je vous écris les mains glacées.

Zacatecas est une ville bien triste, mal bâtie ; presque toutes les maisons sont en terre. Par un hasard extraordinaire, c'est la première fois que j'ai un joli logement ; j'occupe la maison d'un général qui est parti avec Ortega. Sa femme avait une peur atroce ; je l'ai rassurée de mon mieux. Elle m'a abandonné sa maison ; et elle est allée loger chez sa mère.

Zacatecas, comme Guanajuato, est située au milieu des montagnes argentifères ; à quinze lieues au nord sont les mines de Fresnillo, les plus riches du Mexique, et qui, dit-on, appartiennent au gouvernement.

La première division est partie hier pour occuper ce point ; elle doit y laisser un détachement, et revenir ici demain. Alors nous nous mettrons en marche après-demain pour Guadalajara en repassant par Aguas Calientes et Lagos.

A l'heure présente, nous en sommes déjà à nos quatre cents lieues de route depuis Mexico ; jugez du chemin que nous aurons fait quand nous quitterons le Mexique.

Enfin Maximilien s'est décidé à accepter le trône ! Qu'il se hâte d'arriver pour recueillir le fruit de notre expédition. Sa présence décidera l'adhésion de tout le parti libéral qui, je crois, ne demande pas mieux que de se rendre, car tout le monde commence à en avoir assez.

Tous les propriétaires accepteront la tranquillité à n'importe quel prix ; on nous écrit de Mexico que l'annonce de l'acceptation a été reçue avec beaucoup d'enthousiasme.

De notre côté, nous l'avons apprise avec joie, car enfin nous voyons maintenant que nos efforts et nos fatigues auront eu un but.

Je suis toujours persuadé que si le prince Maximilien est un homme intelligent et vigoureux, il pourra faire du Mexique dans dix ans un pays riche et fort.

Rien que sa présence à Mexico vaudra un grand nombre de troupes, et j'espère que, sinon au mois de mai, sûrement au mois d'octobre, on pourra ren-

voyer notre division, ne laissant que la première comme corps d'occupation. C'est donc encore près d'un an de patience à avoir. Alors à mon retour en France, je dis adieu à la gloire et à l'ambition et ne vivrai plus que pour vous.

Je désire que cette lettre soit aussi heureuse que les précédentes, et puisse traverser les guérilleros sans être prise. Ils nous ont encore assassiné l'escorte du courrier du général en chef.

La pluie continue et nous allons partir ; je plains bien nos pauvres soldats.

Je vous embrasse.

H. L.

XLI

Tepatitlan, le 22 février 1864.

Tepatitlan d'où je vous écris est une sale petite ville située à cinq étapes de Lagos, et à trois de Guadalajara. Le pays qui est en arrière de nous est sûr et tranquille jusqu'à Lagos, tandis qu'au contraire la route d'ici à Guadalajara est exploitée par une guérilla qui dévalise la diligence et arrête continuellement nos courriers. Pour cette raison, et aussi pour qu'autant que possible vous ayez toujours une lettre de moi par chaque courrier, je vous écris ces

quelques mots afin que vous ne soyez pas inquiets si, comme je le crains, la lettre que je vous expédierai de Guadalajara, par le courrier du 15 mars, tombait entre les mains des voleurs.

Nous sommes arrivés à Tepatitlan après une étape de huit lieues, par une très mauvaise route; aussi est-il quatre heures, lorsqu'après avoir indiqué aux troupes leur campement, je rentre chez moi pour vous écrire ces quelques lignes. Pardonnez-moi donc mon laconisme.

Ainsi que vous pouvez le voir par les divers points d'où sont datées mes lettres, nous voyageons plus que le Juif errant. Au Mexique les lieues n'ont pas plus de valeur que les piastres; ainsi on vous dit très bien: « Allez à tel endroit qui n'est qu'à cent lieues, faire une reconnaissance. » Voilà tout à l'heure quatre mois que nous sommes continuellement en marche sans jamais nous reposer. Dans trois jours nous arrivons à Guadalajara qui est la ville fixée par le général en chef au général Douay pour y établir son quartier général.

Quoique ce point soit, pour le moment, le terme de nos courses, nous ne comptons pas néanmoins nous y reposer longtemps, car Uraga, celui que nous avons poursuivi dans la sierra de Zamora, est à Colima avec sept ou huit mille hommes. Nous ne pouvons pas le laisser tranquille si près de nous (70 à 80 lieues), et très certainement après quelques jours de repos nous irons à Colima. On fera aussi probablement occuper le port de San Blas d'où l'on embarquera des troupes pour occuper aussi Mazatlan, port de Californie.

Heureusement nos peines et toutes nos fatigues ont un résultat.

Comme centre de résistance des libéraux, il n'y a plus que Colima et bientôt nous en aurons raison.

De son côté la première division vient d'avoir un petit succès à Cocotlan, au sud-ouest de Zamora.

Vidaurre, le gouverneur de l'État de Nuevo Léon, a refusé l'entrée dans son État à Juarez et aux débris de son gouvernement. On assure qu'il va se prononcer sans réserve aucune pour l'intervention et l'empire. Nous pouvons donc dire que dans peu de jours nous aurons sinon pacifié le Mexique, du moins soumis tout le pays à Maximilien.

C'est tout ce que nous pouvons faire, et c'est déjà bien beau, si l'on considère notre si faible effectif.

Maximilien peut donc arriver, et se mettre à l'organisation de son empire. La tâche est difficile, mais, à mon avis, elle n'est pas impossible.

Nous ne savons rien de ce qui a été arrêté entre Maximilien et l'Empereur au sujet de l'occupation; cependant nous regardons comme certaine la rentrée de notre division au mois d'octobre.

Le général en chef vient de faire connaître à l'armée que la légion étrangère allait être portée à un grand nombre de bataillons, et que dès ce moment les officiers, les sous-officiers et les soldats pouvaient faire leur demande pour entrer dans ces bataillons.

Les avantages que l'on fait ne sont pas suffisants pour compenser un engagement de dix ans au Mexique, et on ne trouvera personne. On reviendra pro-

blement sur cette question. Quoi qu'il en soit, cette formation prouve bien qu'on veut à toute force faire rentrer des troupes.

H. L.

XLII

Guadalajara, le 26 février 1864.

Il y a quatre jours je vous écrivais de Tepatitlan, parce que d'après les renseignements qui nous avaient été donnés, les diligences à partir de ce point étaient moins exposées aux attaques. Dans ma lettre je vous promettais de vous écrire de Guadalajara, en vous avertissant toutefois que notre courrier aurait beaucoup plus de chances de tomber entre les mains des guérilleros que de vous parvenir.

Guadalajara passe pour être la plus importante ville du Mexique après Mexico, et la première impression est assez favorable.

A notre entrée il y a eu, sinon de l'enthousiasme, au moins de l'empressement; toute la population était en émoi, les fenêtres étaient garnies, et les prêtres même nous ont jeté quelques fleurs.

Les officiers du 51^e, qui étaient en garnison à Guadalajara avant notre arrivée, trouvent que cette

réception est au-dessus de tout ce qu'ils pouvaient prévoir, en comparaison de l'accueil qui leur a été fait lorsque les premiers ils ont occupé la ville avec le général en chef, au commencement de janvier.

Cela s'explique cependant.

Avant la venue des Français, Guadalajara était au pouvoir des libéraux qui n'exerçaient leurs extorsions que sur les réactionnaires, et cela dans des limites très modérées, il faut en convenir. Pour la masse de la population notre arrivée était le triomphe du parti de la réaction, avec toutes les craintes qu'inspirait ce triomphe. Notre conduite et notre manière d'être ont bientôt détruit cette erreur, ou pour parler plus juste, l'ont atténuée, car, il faut bien l'avouer, nous favorisons encore trop le parti rétrograde, ou plutôt nous nous appuyons trop sur lui.

Lorsque le général en chef est parti, il n'a laissé ici que onze cents hommes de garnison, et l'on savait qu'Uraga, que nous avons poursuivi dans la sierra de Zamora, disposait de six à huit mille hommes avec lesquels il voulait attaquer Guadalajara.

Les habitants ne pouvaient pas croire que cette faible garnison oserait défendre la ville extérieurement. Ils pensaient que les Français se retireraient dans la citadelle et laisseraient leur cité ouverte à l'ennemi. Cette opinion était d'autant plus fondée de leur part que quand le colonel du 51^e qui commandait ici a cru qu'il allait être attaqué, il a fait rentrer toutes ses troupes avec leurs bagages dans la citadelle.

Son intention était de surprendre l'ennemi qui

était à cinq ou six lieues de là; il est parti à minuit, sans bruit, avec mille hommes tout au plus, pour aller en surprendre huit mille, qui comme toujours se sont empressés de prendre la fuite.

Pendant ce temps, Guadalajara était sous le coup de la terreur, s'attendant à voir apparaître les libéraux; au lieu de cela ce sont les petits mille Français qui rentrent à deux heures après-midi.

Cet acte a fait comprendre à la population qu'elle devait avoir confiance, et que les libéraux non seulement ne viendraient jamais nous attaquer, mais n'oseraient pas non plus nous attendre en rase campagne quelque peu nombreux que nous soyons.

C'est sous cette impression que nous avons fait notre entrée, et c'est à elle que nous devons d'avoir vu la population sur pied, parce que dégagée de la crainte elle s'est laissée aller comme partout à la curiosité.

Lorsqu'il s'est agi de nous loger, l'empressement s'est refroidi; j'ai été obligé de prendre de force une mauvaise chambre sans meubles, et où je ne vois pas clair; pour vous écrire il faut me mettre sur le pas de ma porte.

Qu'allons-nous devenir? Nous n'en savons rien. Uraga est à Colima avec six mille hommes. À mon avis il faudrait à toute force le déloger de là, et occuper cette ville qui nous assurerait la possession d'un pays très riche, tandis qu'au contraire maintenant nous n'occupons que la ligne du Rio Grande.

Je sais bien que j'ai contre mon opinion notre petit nombre, car nous ne disposons plus que de deux petits bataillons; de plus la saison est très

avancée, et le danger du vomito approche. Ces deux raisons ont une grande importance, c'est vrai; néanmoins je trouve que lorsqu'on est en veine de faire de bonne besogne, il faut payer d'audace et profiter de cette veine.

H. L.

XLIII

Guadalajara, le 13 mars 1864.

Je voulais vous écrire longuement, mais depuis notre arrivée ici, nous avons été tellement occupés par suite de tous les mouvements de troupes qui sont continuels que nous n'avons pas eu le temps de préparer à l'avance notre correspondance. Nous nous sommes ainsi laissé atteindre, non par le départ du courrier qui n'a lieu que dans trois jours, mais bien par notre propre départ fixé à ce soir même.

Comme je viens de vous le dire, depuis notre arrivée nous avons toujours fait des reconnaissances en vue de protéger les haciendas qui sont autour de la ville, et d'en tirer des fourrages pour la nourriture de nos chevaux. La vallée de Guadalajara est très riche par son sol et ses eaux, et le pays produirait tout ce qu'on voudrait. Malheureusement l'agricul-

ture est tout à fait à l'état primitif, et le manque de bras est tel que c'est à peine si l'on cultive chaque année le tiers ou le quart des terres.

Et puis la raison principale, c'est que les propriétaires se disent : à quoi bon dépenser de l'argent pour ensemençer nos terres lorsque nous sommes sûrs que les brigands viendront piller les récoltes ?

Aussi ce pays ne produit pas la dixième partie de ce qu'il pourrait produire s'il jouissait de la tranquillité.

Après avoir fait des reconnaissances de fourrages, nous avons fait des reconnaissances de chemins, dans la prévision de l'expédition que nous allons entreprendre ce soir.

Une de ces reconnaissances nous a conduits à la *barranca* de Harro sur le Rio Grande au nord-ouest de Guadalajara.

Je vous cite les noms de ces points, parce que je sais que vous avez une carte du Mexique et que vous pourrez voir à peu près tous les points que je vous indique.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi grandiose. Vous savez que le plateau du Mexique est le plus vaste soulèvement produit par les convulsions des premiers âges de la terre. La hauteur moyenne de ce plateau au-dessus du niveau de la mer est de deux mille à deux mille deux cents mètres. Guadalajara qui se trouve sur la déclivité ouest du plateau n'est qu'à quinze ou seize cents mètres. C'est déjà terre tempérée.

Eh bien ! pour en revenir à la *barranca* de Harro, figurez-vous au milieu du plateau une énorme

crevasse de cinq cents mètres de profondeur et de cinquante ou soixante mètres au plus de largeur, au fond de laquelle coule, en bondissant sur les rochers, le Rio Grande, le plus grand fleuve du Mexique. Vous comprenez à l'avance qu'en raison de sa grande profondeur et de sa faible largeur, les parois de cette *barranca* sont taillées à pic.

Aussi cette *barranca* serait-elle précieuse pour les géologues et les savants, car on y voit de la façon la plus claire et la plus précise toutes les différentes formations de terrains, soit dans leur ordre naturel, soit dans un ordre renversé. On constate ainsi que cette dernière convulsion a été précédée d'une foule d'autres.

Pour descendre dans cette *barranca*, on suit un petit chemin taillé dans la roche en forme de lacets : ce chemin est tellement dangereux que nous avons jugé prudent de mettre pied à terre, et de laisser nos chevaux livrés à leur propre instinct.

La descente a duré une heure et demie.

Sur les bords du Rio Grande on n'est plus qu'à une altitude de mille à onze cents mètres, ce qui est tout à fait la terre chaude dont nous avons retrouvé les productions.

Là, au rebours de ce qui se passe dans la vallée de Guadalajara, les plus petits fragments de terre entre les rochers ont été utilisés. Ces bords de la *barranca*, qui sont verticaux, sont néanmoins couverts de bananiers et d'orangers.

Pour vous donner une idée de la profondeur de ce gouffre, nous prenions, lorsque nous étions en haut, ces énormes bananiers qui ont quinze et vingt

mètres de haut, pour du tabac dont la tige ne dépasse pas un mètre ou un mètre cinquante.

Tout à fait au fond, sur les rives du Rio Grande, il y a une belle hacienda de laquelle dépendent toutes les cultures ainsi que l'usine à sucre, car il y a aussi beaucoup de cannes. Le propriétaire de l'hacienda nous a donné l'hospitalité, et nous avons mangé le déjeuner, que nous avons apporté, sous sa galerie d'où nous jouissions d'une vue magnifique.

Après le déjeuner, nous avons été faire une promenade, en suivant toutefois les recommandations de notre hôte, de nous tenir sur le chemin frayé qui longe le bord de l'eau et de ne pas marcher dans les hautes herbes et dans les broussailles, afin de ne pas être piqués par un serpent ou dévorés par un crocodile. Nous avons jeté beaucoup de pierres dans les herbes, mais pas un de ces animaux malfaisants n'est sorti, soit qu'ils fussent endormis, soit que le propriétaire de l'hacienda en eût exagéré le nombre.

Une chose dont nous étions bien loin de nous douter, c'est que cette barranca est un lieu d'échanges considérables. Le sentier que nous avons descendu traverse le Rio au moyen d'un bac et remonte ensuite l'autre paroi de la barranca pour arriver sur l'autre plateau. C'est par la barranca que se font tous les échanges entre les deux plateaux. Aussi sur les deux bords du Rio y a-t-il l'animation d'un de nos ports de rivière.

Il est bien entendu que cette barranca avait aussi sa bande de voleurs : cependant comme le métier n'était pas là toujours commode, qu'il est difficile de

se sauver après avoir fait son coup, que de plus les Indiens qui y font le commerce sont des hommes plus énergiques que les autres, les voleurs attendaient toujours la nuit, couchés dans les anfractuosités des rochers sur le bord des chemins. Lorsqu'ils voyaient des hommes isolés, ils les volaient et ensuite les entraînaient sur un rocher pour les précipiter dans une grande chute du Rio. Un des individus précipités de cette manière a eu le bonheur, lorsqu'il était entraîné par le tourbillon, de rencontrer un rocher sur lequel il est parvenu à grimper. Il y a passé la nuit, et au jour, on l'a sauvé.

Il y a quelques jours, étant à Guadalajara, il reconnaît trois de ses assassins ; il en fait part à des soldats français qui passaient et qui arrêtent mes trois gredins.

Comme je suis chargé de la justice, on me les a amenés ; ils sont actuellement en prison, et vont passer devant la cour martiale qui les enverra rendre compte à Dieu de leurs méfaits sur cette terre.

Je m'aperçois que tous les détails sur la barranca m'ont pris beaucoup de temps, et que je n'en ai plus pour vous parler d'autres particularités. Je serai donc très bref.

A Guadalajara nous sommes de plus en plus goûtés. Dans le principe, personne ne voulait nous loger parce qu'on craignait toujours le retour des libéraux. Maintenant qu'on nous connaît, on a banni ces folles craintes, et nous sommes tous parfaitement bien dans nos logements. Je suis dans une excellente famille qui est aux petits soins pour moi ; il y a trois

jeunes filles, qui font par exemple un peu trop de musique : elles jouent du piano toute la journée ; mais je leur pardonne parce qu'elles sont très bonnes, et qu'elles se disputent à qui me raccommoiera ma cravate, me remettra des boutons à mes chemises, etc.

En un mot, si le pays était débarrassé des bandes de voleurs qui l'infestent, nous serions adorés ; mais malheureusement, quoique la population ne craigne plus pour sa vie, elle craint toujours pour ses propriétés, car les chefs de bande ont une audace incroyable ; par exemple, ils écrivent à tel ou tel propriétaire qu'il fréquente les Français, et que pour le punir, ils vont brûler son hacienda, à moins qu'il ne leur envoie deux mille piastres (10,000 francs).

Il faut que le pauvre propriétaire s'exécute ; nous en avons vu des exemples récemment.

C'est dans le but de purger le pays que nous partons aujourd'hui.

Uraga avec les débris de son armée est à Sayula, sur la route de Colima. Il paraît qu'il a la peste et le typhus, et qu'il ne trouve plus rien à manger ; aussi malgré la crainte que nous lui inspirons, s'est-il rapproché de Guadalajara. Nous allons essayer de le tourner.

C'est pourquoi nous prenons la route de Tepic pour, après trois ou quatre jours de marche, nous rabattre tout d'un coup sur notre gauche, et le rejeter sur une immense barranca qui se trouve sur la route de Colima, sa route de retraite. Il paraît que cette barranca est encore bien plus profonde que celle dont je vous ai fait la description. Si nous parvenons à l'acculer là, il est pris, lui et tous les siens.

Néanmoins je doute que nous arrivions à ce résultat, parce qu'il ne sera pas dupe de notre marche sur Tepic, et il prendra les devants ; mais nous en obtiendrons certainement un autre, qui sera de le rejeter dans la terre chaude, ce qui amènera la désorganisation de son armée.

Alors Maximilien ne rencontrera plus de centre de résistance, et pourra se mettre immédiatement à l'œuvre, ce qui n'est pas une petite tâche ; plus je vais, et plus je vois combien c'est difficile.

L'expédition que nous allons faire durera au moins quinze jours, car il ne faut pas songer à de longues marches dans la terre chaude ; il faut avant tout ménager les forces et la santé de nos soldats. Nous n'aurons pas de relations pendant tout ce temps avec Guadalajara, de sorte que je ne pourrai vous écrire par le prochain courrier. Il faut en prendre votre parti, et vous estimer bien heureux si cette lettre vous arrive, et n'est pas arrêtée par les guérilleros.

H. L.

XLIV

Guadalajara, le 9 avril 1864.

Cette fois je m'y prends de bonne heure pour vous écrire une longue lettre et vous dédommager de